



HAL
open science

Nicolas Lazarévitch de “ retour d’URSS ” (1924-1928), ou l’échec d’un témoin

Sophie Cœuré

► **To cite this version:**

Sophie Cœuré. Nicolas Lazarévitch de “ retour d’URSS ” (1924-1928), ou l’échec d’un témoin. Communisme, 2000, 61, pp. 81-91. hal-01967211

HAL Id: hal-01967211

<https://hal.science/hal-01967211>

Submitted on 30 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Lazarévitch de "retour d'URSS" (1924 – 1928)
ou l'échec d'un témoin

Communisme, n°61, juin 2000, p. 81-91

Sophie.coeure@univ-paris-diderot.fr

« Je pense beaucoup et souvent à la manière dont on vit chez vous... »

Lettre en russe à Pierre Pascal, 18 février 1927

Le "retour d'URSS" de Nicolas Lazarévitch ne s'inscrit certes pas dans la série des voyages qui, de Marcel Cachin et Louis Oscar Frossard en 1920, à André Gide en 1936, ont rendus populaire l'expression. Les caractéristiques mêmes de ce retour, retour d'un long séjour de presque sept ans (1919-1926, avec la coupure de 1919-1921 qui le conduit en Roumanie, en Italie et en Allemagne) et non d'un court "voyage Potemkine"¹, retour d'un homme aux options politiques très personnelles, expliquent la singularité des réactions de l'opinion face à la brochure publiée par Nicolas Lazarévitch à la fin de 1926, *Ce que j'ai vécu en Russie*. Il s'agit en fait de tenter d'explicitier les "non réactions" de cette opinion : pourquoi Nicolas Lazarévitch a-t-il été peu lu et peu entendu, pourquoi finalement ne pouvait-il pas l'être, dans ces quatre années qui vont de son arrestation à Moscou en 1924 à son expulsion vers la France en 1926, puis une nouvelle expulsion vers la Belgique en 1928 ? En quoi la "non réception" de son témoignage permet-elle de mieux comprendre et d'articuler d'une part le contexte général de l'information sur l'URSS en France, de l'autre le rapport singulier de Nicolas Lazarévitch à la Russie et à son régime soviétique ?

Nicolas Lazarévitch *homo sovieticus*

Pour comprendre comment ce jeune belge fils d'émigrés russes a pu parler sur l'URSS, avec quel statut, sur quelles bases, il convient de revenir rapidement en amont d'un itinéraire connu, sur lequel il ne semble pas avoir témoigné directement par écrit, si ce n'est par les quelques pages de *Ce que j'ai vu en Russie*. Brossée de manière vivante et émouvante par ses amis et compagnons, au premier rang desquels Pierre Pascal, l'image de Lazarévitch se précise à la lecture de sa correspondance avec ce dernier² ; elle gagnera encore en épaisseur si, ce qui est probable, des dossiers le concernant sont encore découverts dans les archives politiques soviétiques ou dans les dossiers du ministère de l'Intérieur français, butin de guerre pris par l'armée rouge aux Nazis en 1945, récemment rapatriées de Moscou.

En gagnant la toute jeune Russie bolchevique en 1919, au terme d'un aventureux périple dans une Europe encore troublée, Nicolas Lazarévitch ne devient certes pas un officiel ni un

fonctionnaire de la République socialiste soviétique ou du Komintern, comme d'autres militants politiques ou syndicalistes venus de France. Il s'immerge au contraire dans la vie quotidienne de la "Russie" - comme bien d'autres francophones, il continuera longtemps à employer ce terme pour désigner l'ancien empire des tsars - en voie de soviétisation. La connaissance intime, précise, des conditions dans lesquelles on vit et on travaille en URSS sera au fondement de la légitimation de son témoignage. Cette pratique soviétique connaît deux temps très différents, avec le basculement que représente son arrestation au début d'octobre 1924. Le premier temps est celui du passage de l'enthousiasme à la déception, déception politique, et non humaine, car outre le lien vivant tissé avec la langue russe, dont la fin de sa vie montrera l'importance, outre les relations nouées avec ses camarades anonymes au travail, outre la présence de ses frères qui ont également quitté la Belgique, il fait des rencontres amicales importantes parmi les Français communistes de Moscou, notamment Pierre Pascal et Marcel Body. En écho des contributions qui détaillent ci-dessous ses réseaux et l'évolution de ses conceptions politiques, j'insisterai ici sur deux points importants pour son action et son image en France.

Tout d'abord, Lazarévitch connaît le choc d'une expérience de militant, aux temps héroïques du renversement du tsarisme - menant ainsi à bien le combat même de ses parents exilés, et de l'élaboration d'un régime social nouveau, auquel il participe concrètement avec l'expérience de la "commune agricole de Yalta", en 1924. Sa nostalgie une fois en France, sera à la hauteur de la force de ces moments, s'ajoutant à la difficulté, morale et politique en même temps, à faire part publiquement de la critique d'un régime qui a suscité tant d'espairs, et qui pour lui a trahi à partir de l'instauration de la NEP. Sa correspondance avec Pierre Pascal jusqu'au départ d'URSS de ce dernier en 1933 est pleine de transmissions d'amitiés à ceux qui restent au pays des Soviets. En 1934 encore, il écrira de Belgique à propos de la mort de son frère Pierre, dernier "lien réel avec la Russie", faisant allusion à un courrier précédent : "tu as du mal comprendre si tu pensais que je préférerais l'URSS aux autres gouvernements du moment", rappelant cependant qu'il reste "lié par toutes [ses] pensées d'enfance à tous ceux qui luttèrent contre le tsarisme" et faisant des décembristes et des militants de *Narodnaja Volia*, la Volonté du Peuple, les "icônes morales auxquelles [il se] raccroche quand [il] chancelle dans la vie immédiate". L'année suivante, Lazarévitch reçoit la visite d'un Italien retour de Russie "désillusionné", et exprime le dur travail de rupture avec la patrie de la Révolution : "nous revivons l'atmosphère de ce pays et malgré tout le mal que nous en pensons, il se glisse aussi de bonnes pensées"³.

Le jeune homme s'appuiera à son retour sur la certitude vécue d'une expérience rare de simple travailleur en URSS. Lazarévitch n'a apparemment jamais été membre du PCb, ni appointé régulièrement par l'Internationale communiste, même s'il se met au service de la propagande auprès des troupes d'intervention en Ukraine en 1919, puis comme traducteur : il aurait été écarté du III^e congrès du Komintern, selon Marcel Body, pour s'être déclaré "anarchiste syndicaliste", mais travaille pour le bureau de presse de l'IC, y compris

depuis sa prison⁴. Son parcours soviétique et plus encore les récits qui en seront faits tout au long de sa vie, est fortement marqué par une pratique du travail ouvrier, notamment comme électricien, par sa connaissance de la province russe où il voyage en 1923, et par une immersion quotidienne qui s'oppose à l'expérience des délégués du PC. La scène d'un Lazarévitch ouvrier anonyme questionnant Marcel Cachin et le mettant en difficulté lors d'une visite d'usine est emblématique, même si elle ne s'est sans doute pas déroulée, selon le récit très postérieur de Marcel Body, à Sormovo près de Nijni-Novgorod en 1921 (Cachin avait bien visité cet établissement lors de son premier voyage en 1920, mais n'assistait pas au III^e congrès de l'IC en juin-juillet 1921), mais peut-être au plénum élargi de l'exécutif de l'IC début mars 1922. Cachin évoque dans ses carnets une réunion publique "au milieu des anarchistes" à l'usine Dynamo, celle-là même où travaillait Lazarévitch, sans néanmoins mentionner d'interpellation en français⁵. L'opposition entre celui qui vit en URSS et celui qui voyage superficiellement (« ce que j'ai vécu », et non « vu » en Russie...) est fondamentale pour Nicolas Lazarévitch, qui tentera toujours d'y sensibiliser les Français, particulièrement ceux qui partent pour un premier voyage en URSS.

Le jeune homme n'intervient pas dans le débat théorique sur la question syndicale qui agite le PC russe autour de "l'Opposition ouvrière" en 1921-1922, pas plus qu'il ne semble fréquenter les anarchistes américains Emma Goldman et Alexandre Berkman, ou les penseurs anarchistes russes (Boris Voline, Aaron Baron, tandis que Nestor Makhno est déjà expulsé en Roumanie) encore en liberté à Moscou. Restant très général dans sa dénonciation de "l'inégalité économique" de la NEP, des "hauts militants du Parti", "fonctionnaires syndicaux", "intellectuels", désormais au pouvoir en URSS, il évoquera en revanche en détails dans son récit de 1926, ses prises de positions concrètes pour la consultation plus fréquente des ouvriers par des délégués syndicaux "élus" sans bulletins secrets, son combat contre le prélèvement des cotisations par la direction de l'usine. Il s'oppose également au travail aux pièces et à l'accroissement des normes de productivité : c'est ce qui, selon son propre témoignage corroboré par P. Pascal, entraînera son renvoi de Dynamo, puis son arrestation⁶. En écrivant à Arganov, l'un des dirigeants du GPU, pour défendre son ami emprisonné en 1924, Pierre Pascal évoque avec raison une "parole prolétarienne libre"⁷

Le second temps du Nicolas Lazarévitch "soviétique" est en effet celui de son séjour en prison, connu essentiellement par son propre témoignage qui fait l'essentiel de *Ce que j'ai vécu en Russie*, et sa correspondance de prison avec Pierre Pascal. Condamné à trois ans de camp pour "activité contre-révolutionnaire en collaboration avec la bourgeoisie internationale", en fait pour avoir organisé des réunions et distribué des tracts critiquant l'organisation syndicale, il est envoyé en prison, à Boutyrki et Souzdal. L'expérience des passages à tabac, des privations d'eau, de soins ou de nourriture, outre les conséquences qu'elle aura sur sa santé, influe évidemment sur sa perception d'un régime arbitraire et brutal et sur son engagement ultérieur en faveur des prisonniers politiques en URSS. Il ne faut cependant pas confondre ses conditions de détentions avec celles des prisonniers de la

période stalinienne ou des déportés aux îles Solovki ou en Sibérie. Nicolas Lazarévitch est le plus souvent au régime des "politiques", non mélangé avec les droits communs. Volontairement isolé des anarchistes par l'administration pénitentiaire, il a quelques contacts avec d'autres opposants politiques et reçoit des mandats, de la nourriture et des livres, comme en témoignent les émouvants bordereaux d'envoi conservés par P. Pascal. Ces détails joueront leur rôle dans les efforts du PCF pour le discréditer.

Les conditions de son arrivée en France sont elles aussi caractéristiques de ces premières années 1920, pas tout à fait figées encore sous la glaciation stalinienne. Nicolas Lazarévitch est expulsé en septembre 1926 sans avoir été libéré, grâce aux efforts à Moscou de son frère Pierre et de P. Pascal - c'est donc une époque où l'on peut encore espérer une libération en écrivant au GPU ou au "vieux bolchevik" Chapovalov. Sur place, le prisonnier bénéficie enfin de l'intervention de l'instituteur syndicaliste Maurice Wullens invitée par le syndicat des travailleurs de l'enseignement en septembre 1925, du moins ce dernier affirmera-t-il avoir défendu l'opposant, avant de se rapprocher du Parti communiste et de critiquer violemment Lazarévitch⁸. Ces efforts sont relayés en France par une pétition à l'ambassadeur Christian Rakovski, qui signera en août 1926 le télégramme annonçant une prochaine libération, et par une campagne d'opinion préparant de fait l'arrivée de Lazarévitch dans la vie politique parisienne.

Nicolas Lazarévitch témoin engagé, entre milieux militants français et émigrés

Arrivant à Paris en octobre 1926 *via* l'Estonie, Nicolas Lazarévitch témoigne de ce qui se passe réellement en URSS, entrant de plain-pied dans un débat qui avait pris de l'ampleur pendant ses années d'absence. Dès 1917-1918, les polémiques sur le bolchevisme avaient pris leur essor, dans le contexte d'une rupture complète de la circulation physique et postale avec la Russie, de la peur (ou de l'espoir) d'une propagation de la révolution en France, de la dénonciation du "bourrage de crâne" sur la guerre, contemporaine de la naissance mal connue et très fantasmée de la propagande soviétique et kominternienne en direction des régimes bourgeois. La question du mensonge et de la vérité, de la fiabilité de l'information, et l'interrogation sur le statut du témoin - celui qui a vu par opposition aux aveuglés, prennent alors un poids tout particulier. Toute personne qui rentre de Moscou est sollicitée pour témoigner publiquement sur ce qui se passe réellement au pays des Soviets, et ce selon deux modes privilégiés : la publication d'un livre ou d'un article, et l'organisation d'une réunion publique. Avant de voir pourquoi Nicolas Lazarévitch, ayant "résolu que le moment est enfin venu de dire la vérité au peuple sur la Russie" (Pierre Pascal), échoue à faire passer son message, "dire publiquement la vérité sur la situation qui est faite en Russie aux syndicalistes de classe"⁹, il faut comprendre comment il se retrouve d'emblée isolé dans un débat français qui, sans être tout à fait figé, est déjà bien formé.

L'arrivée de Nicolas Lazarévitch dans le microcosme politique et intellectuel parisien avait été annoncée par la campagne menée en sa faveur en 1925 et 1926, qui montrait qu'hors des milieux encore restreints des communistes et anticommunistes organisés, bien des positions médianes sur l'URSS restaient possibles alors que les relations officielles se détendaient depuis la reconnaissance de 1924. Lazarévitch était connu et défendu par des anarchistes, des syndicalistes, et les signataires de la pétition en sa faveur, tous engagés "à gauche", se révèlent plutôt hétéroclites. Parmi les Français, car on compte aussi des signatures belges, certains sont les héritiers du combat contre le tsarisme avant 1914 (Séverine, Georges Pioch, les époux Alexandre), ou soutiennent la Russie des soviets dans la continuité des espoirs de février et octobre 1917 (Romain Rolland, Marcel Martinet auteurs d'un *Salut à la révolution russe*). D'autres défendent plus précisément l'URSS (Jean-Richard Bloch, Victor Basch, Charles Vildrac, membres des "Amis de la Russie nouvelle, futur "cercle de la Russie neuve", très proche des milieux diplomatiques soviétiques à Paris), voire se rapprochent du Parti communiste comme Georges Pioch (membre des "Amis des Peuples de Russie" en 1919 et exclu du PCF en 1923), Charles André Julien, Maurice Wullens, sans pour autant juger impossible de se mobiliser en faveur d'un homme injustement condamné. Dès 1925, on redoute assez les manipulations dans le débat pour ou contre une URSS bien lointaine, pour que trois hommes ne s'engagent que "sous réserve de la véracité des faits" (Georges Duhamel, Léon Balzagette et Léon Werth)¹⁰. A l'origine de la pétition, *La Révolution prolétarienne* et la Ligue syndicaliste fondées cette même année par Pierre Monatte, Alfred Rosmer, Maurice Chambelland, exclus ou démissionnaires du PCF, peuvent encore dans ces années s'allier sur ce cas précis aux intellectuels cités ci-dessus, aux anarchistes du *Libertaire*, à la revue littéraire "des primaires" *Les Humbles*, sans craindre la récupération de la presse de droite, d'ailleurs peu présente¹¹. Ce moment de mobilisation et de rencontre reste exceptionnel.

En 1927 et 1928 en effet, quand Nicolas Lazarévitch intervient dans le débat public, le contexte a changé et la crispation de relations franco-soviétiques relativement détendues depuis la reconnaissance de 1924, est nette avec le retour de Poincaré, la tension coloniale, les accusations réciproques d'espionnage et de préparation de guerre. "Le communisme voilà l'ennemi", proclame Albert Sarraut, et la France obtient le rappel de l'ambassadeur Rakovski demandé par la France à l'automne 1927, pour avoir appelé le prolétariat des pays capitalistes à passer du côté de l'armée rouge en cas de conflit. La répression d'un PCF quasi clandestin et la surveillance des milieux russes suspectés de bolchevisme s'accroissent, comme le montrent les "notes russes" de la Sûreté générale et de la Préfecture de Police, où apparaissent le nom et l'action de Nicolas Lazarévitch. Dans la continuation de son combat soviétique, l'objectif du jeune militant est bien en effet de s'engager en même temps que de témoigner, afin de permettre aux ouvriers français d'être sur leurs gardes "pour ne pas se laisser enlever le fruit de leurs efforts par une nouvelles classes d'intellectuels se déguisant habilement en alliés du mouvement ouvrier", et aussi de les mobiliser afin "d'obtenir le libre exercice de la volonté ouvrière" en URSS¹². Lazarévitch cherche alors sa place dans un débat

simplifié, où la critique de gauche de l'URSS prise en otage par le raisonnement du "qui n'est pas avec nous est contre nous", devient de plus en plus difficile, douloureuse, divisée. L'auteur de *Ce que j'ai vécu en Russie* s'en montre conscient dans son introduction : "avant de rendre publics les renseignements qui suivent, j'ai hésité car depuis longtemps, j'ai remarqué que toute critique du régime actuel en Russie est immédiatement exploitée par les réactionnaires de toutes nuances, plus spécialement par les socialistes".

Il ne se montrera jamais, comme le montre aussi sa correspondance avec P. Pascal, complètement inséré dans les milieux ou les organisations qui tentent d'influencer le débat sur l'Union soviétique, tout en se trouvant au croisement de nombre d'entre eux. Il n'est naturellement pas question pour Lazarévitch de passer alliance avec les "réactionnaires", au nombre desquels il compte la SFIO. A l'inverse, il se trouve naturellement en butte aux tentatives de discrédit du PCF, *via* notamment Maurice Wullens en conflit avec son frère Marcel. Maurice se désolidarise de l'ancien prisonnier dès septembre 1926, dénonçant les manipulations de Boris Souvarine, et affirmant préférer ne pas révéler certains points douteux de la biographie. Parallèlement, l'institutrice Adrienne Montégudet, à l'été 1927, l'accuse de mensonge sur ses conditions de détention, sous-entendant qu'il aurait en réalité été condamné pour sabotage à l'usine Dynamo¹³. Ceci dit, la "bolchevisation" et le contrôle du PCF ne sont qu'amorcés, permettant au renégat Lazarévitch de fréquenter pendant son séjour dans le Jura l'apiculteur Jean Chanaux, membre du Parti.

A son arrivée, Nicolas Lazarévitch découvre avec un certain étonnement non seulement le jazz, mais aussi le microcosme politique parisien. Il écrit à son "très cher et bon ami" Pierre Pascal son malaise au premier contact : "ici, il y a tant de querelles dans le public de gauche qu'on s'embrouille immédiatement, sans pouvoir savoir qui a rompu avec qui, et je n'ai pas le moindre envie de me fourrer là dedans", dénonçant de nouveau en 1928 l'ambiance "d'intrigues", de "divisions", les "tensions"¹⁴. Le milieu syndicaliste-révolutionnaire de la *Révolution prolétarienne*, dans laquelle il publiera plusieurs articles, lui a naturellement offert accueil et tribune, non sans quelques tensions surmontées ("ce sont des gens qui savent haïr sans en venir aux mains, et même en riant sous cape") : d'accord avec eux sur la nécessité de reconstruire les syndicats contre les partis, Lazarévitch ajoute : "je suis en désaccord avec eux au sujet de leurs relations négatives avec les anarchistes, fondées sur le fait que ces derniers ne font pas ce qu'ils disent ; l'argument est sérieux, mais le caractère généralisé d'une telle attitude et ses conséquences économiques ne sont nullement prouvés"¹⁵. Quant à l'anarchisme, c'est bien le sujet de prédilection d'un malade qui consacre ses périodes d'inactivité forcée à lire Kropotkine ; les libertaires français le soutiennent et le publient également, mais l'on aimerait là aussi en savoir plus sur des dissensions, évoquées par Pierre Pascal, notamment autour du contrôle de la presse et des réunions en URSS, que Lazarévitch se serait refusé à désavouer complètement¹⁶.

L'émigration russe de gauche à Paris ne montre dans cette fin des années 1920 aucune unanimité dans ses options politiques et son attitude par rapport à l'URSS. De plus, il n'est

pas certain que Lazarévitch, né en Belgique, rallié aux premiers moments de la révolution bolchevique, et qui continue à dire "nous" en parlant au nom des ouvriers soviétiques, ait été bien reçu. De son côté, il reste très méfiant par rapport aux émigrés socialistes, même comme sources d'information : "malgré tous ses défauts, cette presse [la presse gouvernementale soviétique, NDT] est incomparablement plus précieuse que l'ensemble de la presse blanche qu'on fabrique ici, quelles que soient ses nuances, et même le *Socialistitcheskii Vestnik* ; ne pense pas que mon attitude envers lui soit déterminée par mon amour pour ces marxistes caractérisés...Je sais qu'il y a des gens qui souriront à propos de mon objectivité, mais il sérieusement, il me semble que j'en ai assez pour comprendre qu'ils donnent parmi leurs informations des nouvelles dignes de foi, seulement, leurs sources sont si suspectes que la plupart des travailleurs d'ici repoussent tout simplement ce qui provient d'eux, et je pense qu'ils ont raison. Il est impossible de se fonder sur la documentation qui provient de ces gens et d'ailleurs, elle est inutile"¹⁷. Lazarévitch s'insère à son arrivée dans le petit groupe anarchiste du journal *Dielo Trouda*, autour d'Archinov, Boris Voline et Nestor Makhno. S'il y fait la rencontre décisive de sa future femme Ida Gilman, elle aussi exilée de l'ex-empire des tsars *via* la Pologne, il rompt avec eux dès 1928, les trouvant à la fois trop éloignés de sa préoccupation de la condition ouvrière, et trop bolchevisés du point de vue de l'organisation. Sans développer ici plus avant la pensée de Lazarévitch, soulignons qu'en menant une critique très personnelle de l'URSS - tout en se refusant à condamner avec les anarchistes la révolution de 1917 et en écartant absolument dans l'introduction à *Ce que j'ai vécu en Russie* une "restauration bourgeoise, aussi bien sous forme de monarchie que de république démocratique", il ne facilite pas son insertion dans des mouvements politiques français aux options idéologiques déjà marquées. L'écho de ses interventions concrètes s'en trouve d'emblée compromis.

Nicolas Lazarévitch auteur et orateur

Par ses articles dans *Dielo Trouda*, largement consacrés à ses thèmes de prédilection, la condition du travailleur et la répression en URSS, Nicolas Lazarévitch ne pense certainement pas toucher l'opinion française : les publications en russe demeurent en effet ultra confidentielles, ce qui pose un problème non négligeable à l'ensemble de l'émigration, souvent dépourvue d'autres tribunes. En français, outre ses interventions dans *La Révolution prolétarienne*, l'exilé est l'auteur d'une unique brochure *Ce que j'ai vécu en Russie*. Ces 28 pages publiées en Belgique par le Syndicat des mécaniciens, à un tirage sans doute très faible, rencontrent un écho quasi nul dans l'opinion même engagée (même si P. Pascal tente auprès de ses correspondants de *La Révolution prolétarienne* de faire de la brièveté du texte une qualité, en faisant "un document comme il n'y en a jamais eu, sur la répression en Russie, par son exactitude, sa sobriété, et donc par son éloquence"¹⁸), et les milieux d'État, quai d'Orsay,

Sûreté générale, pourtant attentifs à ce qui peut s'écrire sur l'URSS. Il en est de même pour la publication à laquelle contribue avec Boris Voline, *Comme au temps des tsars. L'exil, la prison, parfois la mort contre les meilleurs révolutionnaires*, publiée par le Comité international de défense anarchiste à Paris en 1927.

Ces deux brochures rencontrent en fait le même double handicap. Leur sujet, tout d'abord, car il ne s'agit nullement d'un témoignage pittoresque sur la vie en URSS selon le genre qui commence à se fixer et reçoit un bon accueil dans une opinion intriguée ou fascinée par ce "monde nouveau", mais d'un récit centré sur l'arrestation et l'emprisonnement de l'auteur. Or, sur le sujet relativement pointu des droits de la défense, de l'usage de fausses accusations, ou de la réquisition de la peine de mort, en principe abolie sauf pour les complots contre-révolutionnaires, il y avait eu déjà beaucoup d'interventions depuis 1917 et surtout 1922, date du procès des Socialistes-Révolutionnaires. En 1927-1928, les ouvrages des émigrés Melgounov et Mirkine Guetzévitch, les témoignages spectaculaires des évadés Beszonov et Cederholm ou de l'ancien consul belge Joseph Douillet, qui décrit notamment le truquage des visites de la prison de Sokolniki, le récit de voyage du célèbre journaliste Géo London, dénonçant les arrestations nocturnes, les instructions secrètes, les déportations vers la Sibérie ou les îles de la mer Blanche sont beaucoup plus visibles que ces deux maigres brochures, même soutenues par une campagne des libertaires français¹⁹.

De surcroît, ces publications sont concurrencées par les interventions multipliées autour des fêtes du X^e anniversaire de l'URSS, auxquelles participent plus d'une centaine de délégués français. Certes, Nicolas Lazarévitch y voit une occasion d'ouvrir les yeux des visiteurs, communistes ou non, en diffusant, non sans quelque succès semble-t-il, une liste précise de questions sur les conditions de travail et la justice en Union soviétique, et profite de la circonstance pour polémiquer dans *Le Libertaire* avec Romain Rolland. Lazarévitch propose en vain de « rester dans la mêlée », et de condamner à la fois le fascisme, les démocraties hostiles à la Russie, et "ceux qui, dans ce pays, exploitent le travail écrasé dans les mines et dans les usines". Son ancien défenseur, qui s'est fait le partisan inconditionnel de l'URSS, le renvoie en réponse à ses "rancunes personnelles"²⁰. Mais la fin de 1927 et le début de 1928, soit précisément la période pendant laquelle se déroule la "tournée Lazarévitch" de conférences organisées par les anarchistes français, sont aussi le temps d'une floraison de publications et de conférences des "retours d'URSS" d'octobre-novembre 1927. L'ancien ouvrier électricien se trouve en quelque sorte pris en tenaille entre des intervenants, écrivains ou journalistes, qui occupent le devant de la scène, que leur opinion soit mitigée (citons, parmi les pétitionnaires de 1925, Georges Duhamel) ou favorable, et des organisations tout récemment suscitées par Moscou pour défendre l'URSS, qui s'arrogent le monopole du témoignage "prolétarien". Ainsi, les « Amis de l'URSS », organisation de masse basée à Berlin officiellement indépendante et sans parti, en fait issue de l'IC, du Profintern et du Conseil central des syndicats, multiplie les conférences sur les mêmes lieux que Lazarévitch, à Paris, en banlieue et dans le Sud-Ouest de la France. L'orateur se trouve fréquemment affronté, directement ou à quelques jours près, aux

premiers dirigeants des AUS, choisis pour afficher ostensiblement l'indépendance de la nouvelle association par rapport au PCF : le socialiste Paul-André Canonne et l'ancien anarchiste André Colomer, revenu communiste des fêtes d'Octobre 1927²¹.

Malgré le soutien des anarchistes, Lazarévitch orateur se retrouve sans cesse en position de défense autant que d'attaque, dans des séances dont l'enjeu est souvent le vote d'une motion de soutien aux prisonniers politiques de Russie. La discussion polie avec les membres du Secours rouge semble l'exception, et dans un contexte d'affiches lacérées, de réunions houleuses interrompues par *l'Internationale*, voire d'affrontement physiques, le PCF délègue à Lazarévitch des contradicteurs qui pratiquent volontiers le discrédit, l'accusant par exemple d'être protégé par la police, ce que l'intéressé démentira vigoureusement²². Son courrier à Pierre Pascal sur ce thème est caractéristique des lettres "ésopiques" et du style par allusions pratiqué dans une correspondance cryptée, mais parfois bien facile à décrypter : "Ici, la presse jaune peut incontestablement fausser le sens de n'importe quelle campagne. Récemment, ils ont affirmé que le « terrassier unitaire » avait connu l'échec, simplement parce que les fascistes avaient perturbé l'une des 8 réunions qu'il avait tenues. Le plus intéressant est qu'ils ont rapporté à son sujet que la police l'avait protégé, alors qu'en réalité il s'était défendu par ses propres moyens"²³. Il n'est pas indifférent que cette mise au point prenne place dans une lettre consacrée au bilan contrasté de la lecture par Lazarévitch de la presse française et soviétique. Comme souvent dans ses lettres, l'ancien prisonnier fait l'éloge de la "qualité" de cette dernière qu'il utilise largement contre l'URSS pour argumenter ses meetings. Il entame alors en parallèle avec sa correspondance, source précieuse d'information progressivement interrompue dans les années 1930, une pratique assidue des journaux soviétiques, qu'il transformera complètement après 1945 en arme politique.

Nicolas Lazarévitch a pu toucher ainsi quelques centaines de personnes, à Paris et en province, atteignant sans doute le maximum d'une audience qui resta très faible, pour autant qu'on puisse la saisir par les sources écrites. Car l'influence des contacts interpersonnels de celui que tous ceux qui l'ont connu à la fin de sa vie s'accordent à décrire comme un orateur et un conteur d'exception reste mal connue pour cette première période du retour d'URSS. On amorçe là une première réponse à l'insistante question : pourquoi l'auteur de *Ce que j'ai vécu en Russie* a-t-il eu si peu d'écho en France ? Lazarévitch était sans doute plus à l'aise à l'oral qu'à l'écrit, s'insérant dans une certaine culture anarchiste autodidacte, particulièrement réticente par rapport aux publications bourgeoises ; Pierre Pascal ne note-il pas de son côté en 1927, juste après avoir évoqué les diatribes de son ami Nicolas contre le Guépéou et contre la « réaction mondiale » qui instrumentalise la répression en URSS : « Makhno sur Octobre en Ukraine, qu'en dire ? Il ne sait pas écrire, lui »²⁴. De plus, Lazarévitch a la malchance d'intervenir dans un temps court particulièrement défavorable, de tension franco-soviétiques et de bolchévisation accélérée du PCF, dans lequel les discours

complexes ont peu de chance d'être entendus. Enfin, il tente d'agir et d'informer en même temps dans un espace de débat déjà constitué où le témoin se doit d'être fortement légitimé, et, de plus en plus au tournant des années 1930, inséré dans une organisation structurée. Or il n'arrivera jamais, dans ces courtes années, à se situer clairement dans la vie politique et intellectuelle française, ni dans les milieux émigrés russes. La double étrangeté d'un nom et d'une culture russes mais d'une formation politique initiale et d'une nationalité franco-belges, d'un élan anarchiste et syndicaliste révolutionnaire mais d'une adhésion initiale à la révolution soviétique, le dessert, même si son passeport belge lui a sans doute sauvé la mise en permettant son départ d'URSS (Frederico Ghezzi en 1929 aura moins de chance). Mais c'est aussi son origine belge qui lui vaut son expulsion de France, pour sa tentative tardive de fonder un journal destiné aux réfugiés russes, *la Libération syndicale*. Ayant échoué dans les premières médias choisis (presse existante, brochure, conférences), relativement solitaire, à la fois par choix politique et par manque d'insertion institutionnelle, il inventera après 1945 un mode d'action qui lui sera très personnel, manifestant ainsi une fois de plus la grande liberté d'un individu d'exception. Témoin, engagé, militant, il le restera toujours, mais Lazarévitch privilégiera après les pérégrinations belges et espagnoles des années 1930 puis la guerre, la posture d'informateur et de passeur.

Sophie Cœuré

Enseignant-chercheur détachée à EDF

¹ Sur les retours d'URSS, cf. F. Kupferman, *Au pays des Soviets. Le voyage français en Union soviétique. 1917-1939*, "Archives" Gallimard-Julliard, 1979 ; P. Hollander, *Political Pilgrims. Travels of Western Intellectuals to the Soviet Union, China and Cuba (1928-1978)*, Oxford University Press, 1981 ; S. Margulies, *The pilgrimage to Russia. The Soviet Union and the treatment of foreigners (1924-1937)*, The University of Wisconsin Press, 1968 ; cf. aussi S. Cœuré, *La grande lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique (1917-1939)*, Le Seuil, coll. « archives du communisme », 1999.

² Cf. P. Pascal, *Mon journal de Russie*, T.I (1916-1918), T.II (*En communisme 1918-1922*), T.III (*Mon état d'âme 1922-1926*), Lausanne, L'Age d'Homme, 1975-1982 et *Pages d'Amitié. 1921-1928*, Éd. Allia, 1987. Le manuscrit de *Pages d'Amitié*, les notes préparatoires de P. Pascal ainsi que de nombreux documents et les correspondances inédites de N. Lazarévitch à P. Pascal et Francisco Ghezzi en français et en russe sont conservés dans les "archives Lazarévitch" de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (Nanterre), à la suite d'un don de P. Pascal et Marc Lazarévitch. Mes remerciements à Catherine Penin et Carole Ajam pour leur accueil à la BDIC.

³ N. Lazarévitch à P. Pascal, 20-XI-1934 et 17-IV-1935 (en français), archives BDIC.

⁴ Manuscrit de *Pages d'amitiés*, archives BDIC.

⁵ *Ibid* et *Le Réfractaire*, février 1976, hommage de Body à Lazarévitch. Cf. Marcel Cachin, *Carnets*, tome III, éd. par D. Peschanski et S. Wolikow, CNRS éditions, 1998, p.204.

⁶ N. Lazarévitch, *Ce que j'ai vécu en Russie*, publications du syndicat fédéraliste des mécaniciens et assimilés, Seraing-sur-Meuse, sd (introduction datée en novembre 1926), p. 9-13. Description du milieu anarchiste de Moscou dans V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaires*, Le Seuil, 1951, p.134, p.169.

⁷ Cf. manuscrit de *Pages d'amitié* et brouillon (ou copie ?) de la lettre de Pascal à Arganov en russe, archives BDIC.

⁸ Maurice Wullens, *Paris, Moscou, Tiflis. Notes et souvenirs d'un voyage à travers la Russie soviétique*, Éd. de la revue littéraire des primaires "les Humbles", 1927, p.85.

⁹ *Ce que j'ai vécu en Russie, op.cit.*, p.6 et P. Pascal, *Mon journal de Russie, op.cit.*, T.III, p. 227, 27 octobre 1927.

¹⁰ Copie dactylographiée de la pétition transmise à "Racovski", 1925, archives BDIC.

¹¹ *Le Quotidien*, 14-IX-1926, "Comment les Soviétiques respectent la liberté individuelle", se fait l'écho de la pétition et retrace l'arrestation de Lazarévitch, tandis que *l'Humanité* (23-IX-1926) répond qu'il peut partir quand il veut. Cf. aussi C. Chambelland, *Pierre Monatte, une autre voix syndicaliste*, éd. de l'Atelier, 1999, p.155.

¹² *Ce que j'ai vécu en Russie, op.cit.*, p. 7, p.28.

¹³ *L'Humanité*, 22 et 23-IX-1926, 8-VIII-1927. Cf. M. Wullens, *Paris-Moscou-Tiflis, op.cit.* et P. Pascal, *Mon journal de Russie, op.cit.*, T.III, p. 237.

¹⁴ N. Lazarévitch à P. Pascal, 21-XI-1926 (en russe), archives BDIC ; cf. aussi lettre du 14-VIII-1928 sur les espoirs de « réorganisation syndicale » et lettre de mars 1928 citée dans les notes préparatoires à *Pages d'amitiés*.

¹⁵ *Ibid.* Sur les tensions avec la Révolution prolétarienne, cf. aussi P. Pascal, *Mon journal de Russie, op.cit.*, T.II, p. 199.

¹⁶ P. Pascal, notes préparatoires à *Pages d'amitiés*, archives BDIC. Sur ses lectures, lettre à P. Pascal (en russe), 18-II-1927, archives BDIC.

¹⁷ *Ibid.* Cf. M. Raeff, *Russia abroad. A cultural History of the Russian emigration. (1919 - 1939)*, New York, Oxford University Press, 1990 et N. Struve, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989*, Fayard, 1996.

¹⁸ P. Pascal, *op.cit.*, t.III, p. 264, lettre du 22-XI-1927.

¹⁹ S. Melgounov (trad. du russe), *La terreur rouge en Russie*, Payot, 1927 ; B. Mirkine-Guetzevitch, *Les droits de l'homme en Russie soviétique*, Éd. de la Ligue des droits de l'homme, 1927 ; Y. Beszonov (trad. du russe), *Mes 26 prisons et mon évvasion de Solovki*, Payot, 1928 ; B. Cederholm, *Au pays du NEP et de la Tchèque. Dans les prisons de l'URSS*, Tallandier, 1928 ; J. Douillet, *Moscou sans voiles*, Spes, 1928. Cf. aussi R. Duguet, *Un bagne en Russie rouge. Solovki, l'île de la faim des supplices et de la mort*, Tallandier, 1927.

²⁰ "A Romain Rolland", *Le Libéraire*, 5-XII-1927. Sur le parcours de R. Rolland, cf. R. Rolland, *Voyage à Moscou (juin-juillet 1935)*, éd. et préf. par B. Duchâtelet, Albin Michel, 1992. Sur le X^e anniversaire, cf. Archives d'Etat de la Fédération de Russie (GARF), Fonds 5451, op.13a, d.188, p.75-101, "La délégation ouvrière française à l'ISR", 26-X-1927, compte rendu de la rencontre entre Lozovski et les ouvriers français ; et P. Pascal, *Russie 1927, op.cit.*, p. 237

²¹ Cf. S. Cœuré, "Les «fêtes d'Octobre» 1927 à Moscou. La dynamique des structures d'influence soviétiques et kominterniennes autour d'un anniversaire", *Communisme*, n° spécial "Les archives : la nouvelle histoire de l'URSS", n°42-43-44, 1995, p. 57-74.

²² Mes remerciements à S. Boulouque pour la revue de presse de la « tournée Lazarévitch » dans *Le Libéraire* (3-II-1928, 17-II-1928, 24-II-1928).

²³ Lettre à P. Pascal (en russe), 9-XI-1927, archives BDIC. Sur cette affaire, Pierre Pascal, *Russie 1927, op.cit.*, p.207, et p.209 sur l'ouverture des lettres. Cf. aussi J.L. Panné, *Boris Souvarine. Le premier désenchanté du communisme*, R.Laffont, 1993, p. 159.

²⁴ Pierre Pascal, *Russie 1927, op.cit.*, p. 236. Cf. les remarques de Christine Fauré sur les rapports de Lazarévitch avec l'écrit, lors de la Journée du 19 novembre 1999.